

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

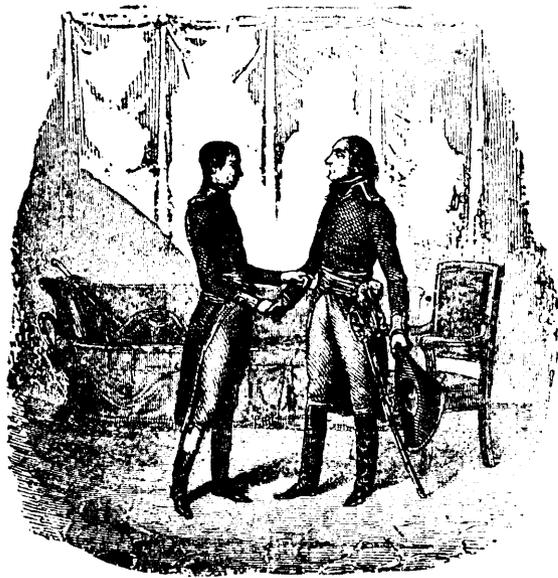
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL



Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTRÉAL

Vol. II — No. 15

Samedi, le 27 Juin 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.

LE SOIR

Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

1650 Rue Notre Dame

Boîte Postale



Telephone Administration 2929

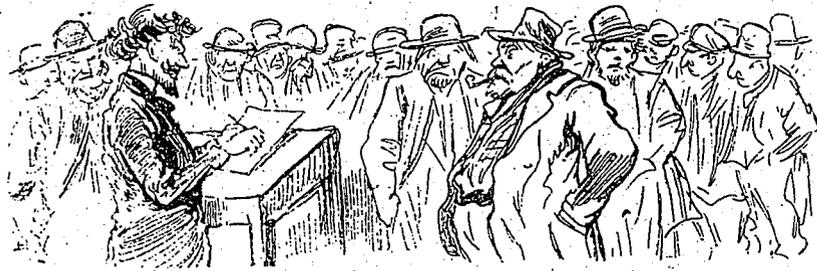
1 CENTIN LE NUMERO

EN AFRIQUE.



LES ANGLAIS AU SOUDAN.—L'armée des Derviches en marche.

APRÈS LES ÉLECTIONS.—MON MANDAT IMPERATIF, PAR HENRIOT.



Mon Dieu, oui, je l'avais signé, mon mandat, afin d'être élu; je devais tout partager avec mon comité;

et je donnais le reste aux électeurs: il me restait 550 francs par an..



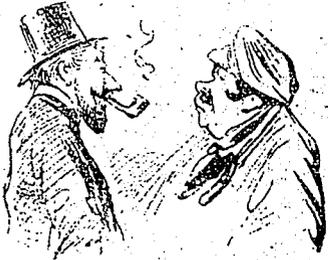
pour faire "l'honorable" et "le garçon". Le soir de mon élection, j'entrai dans un restaurant.



Je demande une soupe auprès de moi, vient s'asseoir un étranger vêtu de noir.. il mangea les trois quarts de ma soupe.



Puis il sortit sans me saluer. C'était un de mes électeurs.



Je sortis.. j'allumai ma pipe; un type me demande du feu..



Il prit ma pipe, et s'en alla: c'était un de mes électeurs. Alors j'entrai au théâtre.



Un citoyen vint s'asseoir sur mes genoux pour voir la moitié du spectacle: il était de mon comité.



Je cours me coucher.. je trouvai un homme dans mon lit. —Ben quoi! j'ai droit à la moitié de ta couche.



—Ça commençait à m'agacer.. alors j'envoyai à mes électeurs la moitié de ma démission.



—Aujourd'hui je porterai la raie au milieu..



Artiste ou poète.



Militaire en activité ou retraite.



Pianiste.



Financier israélite.

Dis-moi comment tu te colles, je te dirai qui tu es.



—C'est ça votre chapeau hygiénique breveté? —Parfaitement, vous voilà désormais à l'abri des insulations..

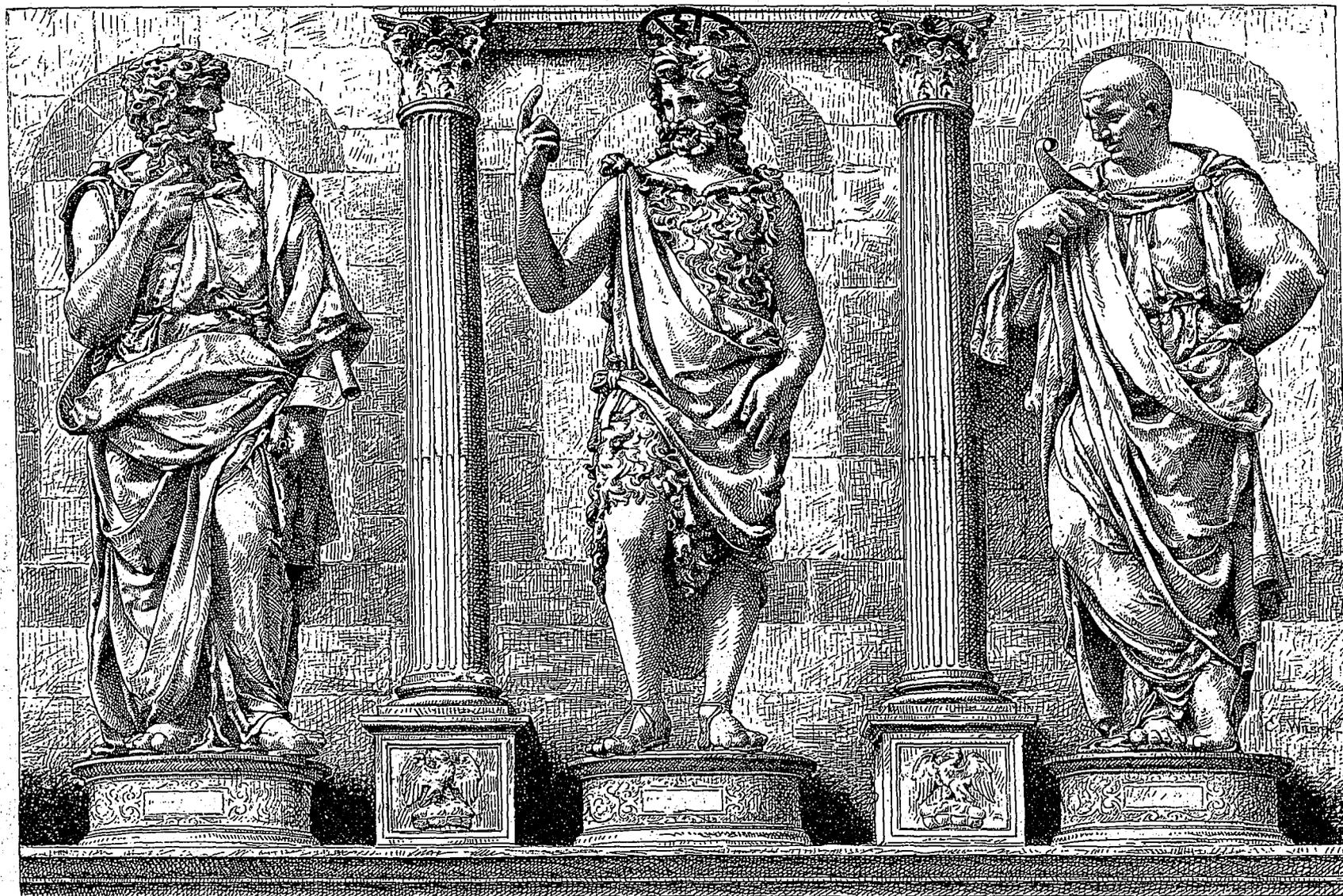


—Je puis assurer à Monsieur que j'ai nettoyé son pantalon ce matin.. —La preuve que ça n'est pas, c'est que vous n'y auriez pas laissé ces cinq sous restés dans la poche..

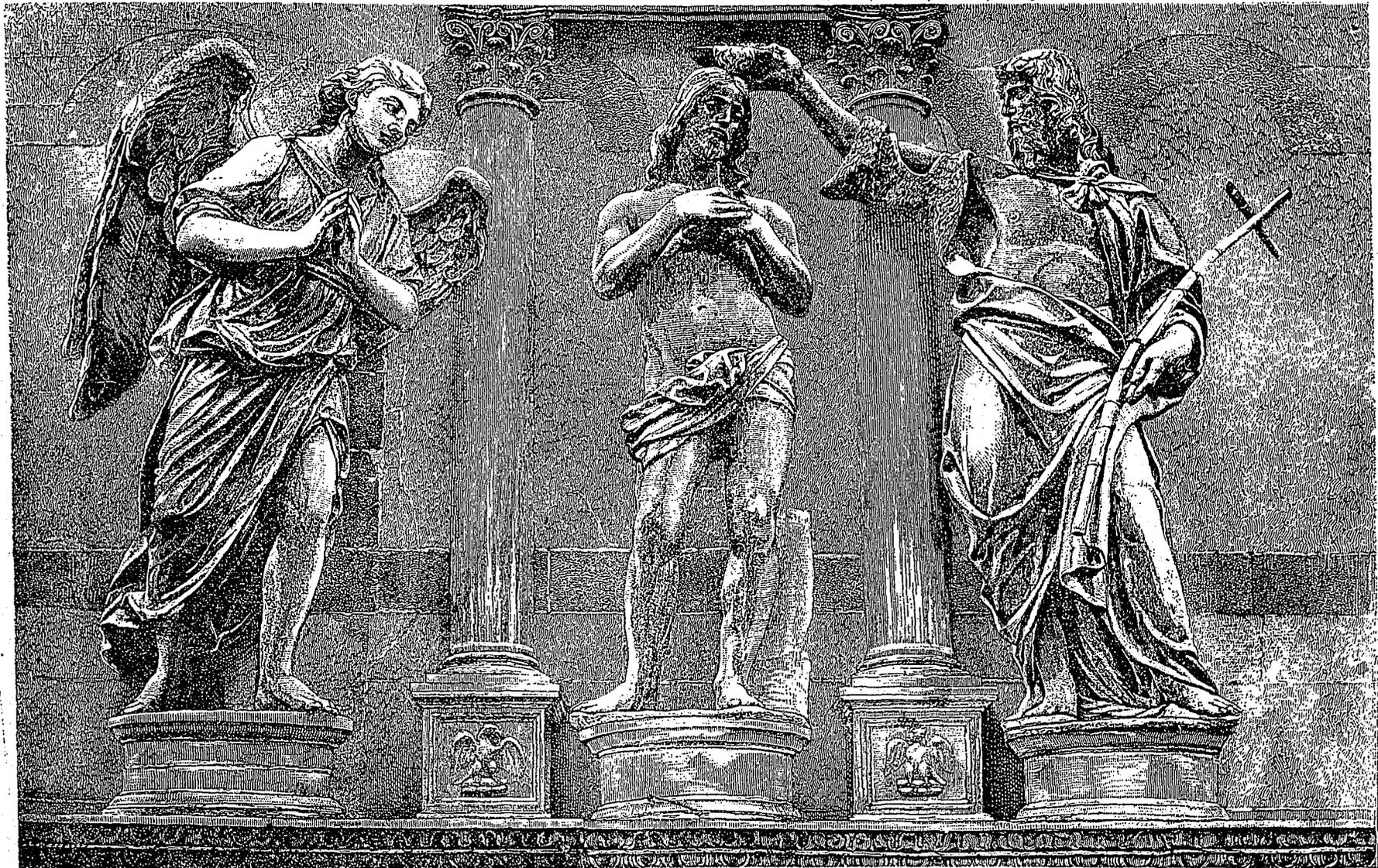


Général de Boisdreffe. Le Grand Duc Vladimir.

COURONNEMENT DU CZAR— Arrivée de la mission française à Moscou.



LE SERMON DE SAINT-JEAN BAPTISTE—Groupe en Bronze de Fr. Rustici.



LE BAPTEME DE JESUS-CHRIST—(Porte de Saint-Jean, Florence.) Groupe en Marbre d'Andrea Contucci de Sansovino.



Peritjs serins



Une poutle mouilléo



un couple de grands-ducs



Mrs Vautour (banquier)



Jean L'écuy



Deux moineaux



Deux inséparables



Mlle. Loye

Le baron d'Indon



Le capitaine de la Fauconniere



L'aigle du barreau



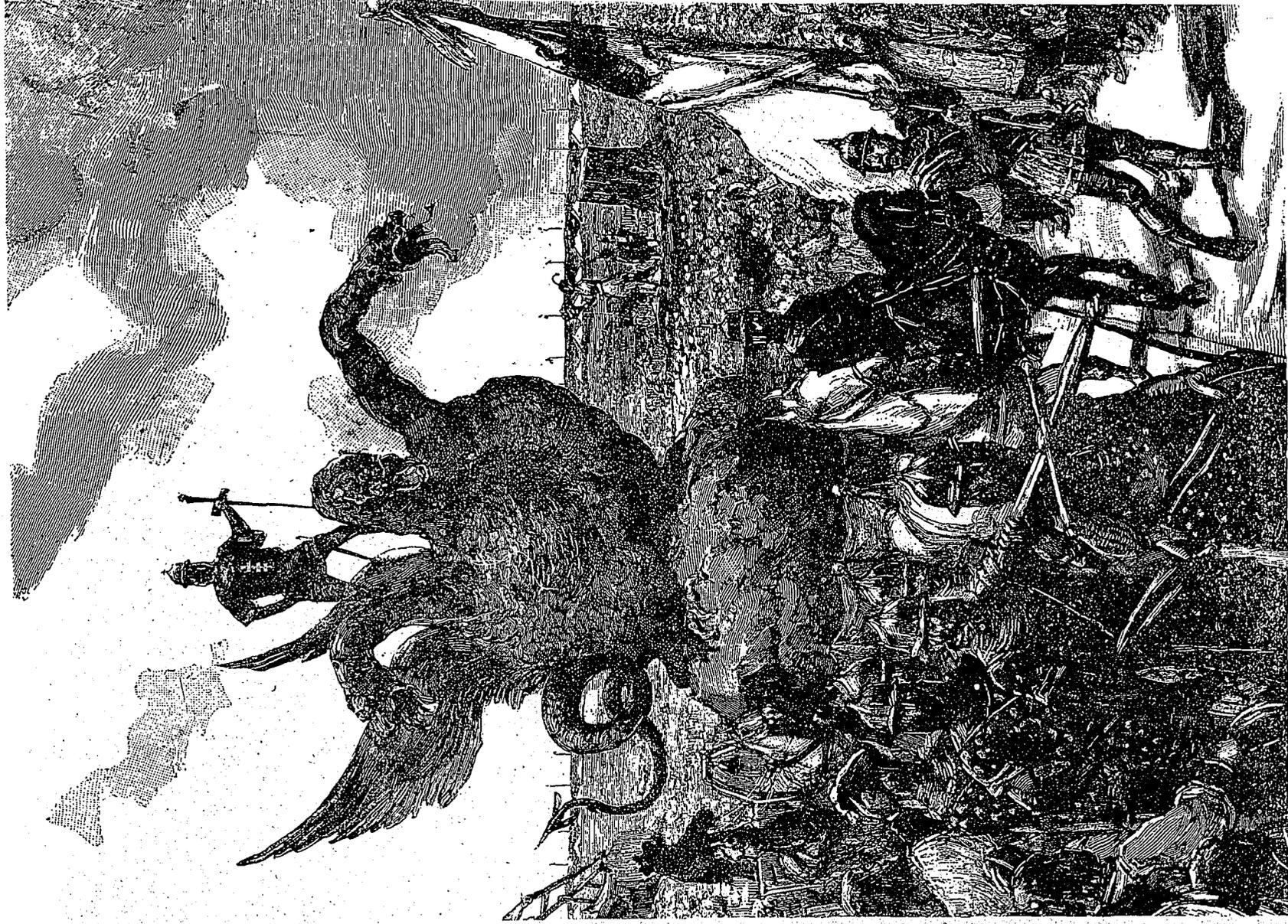
Volée d'alouettes



Oiseau-mouche



Kakatoés



LE COURONNEMENT DU CZAR.—La fête populaire, le grand cortège de Dobrina—Nikitish, le grand héros de la Mythologie Slave.

Avant l'accident terrible qui attrista les fêtes du couronnement, une cavalcade immense parcourut la plaine de Kodinskoïe-Pole. Le char le plus typique fut celui que représente notre gravure. Il était précédé d'un héraut d'armes portant un immense drapeau et un costume de boyard du temps d'Ivan le terrible. Quatre guerriers portaient sur leurs épaules un glaive dont la lame mesurait près de quatre verges de long. C'est l'épée de Dobrina-Nikitish. Ce héros redoutable était campé sur un énorme dragon à trois têtes, aux ailes armées d'un aiguillon d'acier. Cet animal fantastique habitait une grotte enchantée et fut tué par ce guerrier avec l'épée portée devant lui.

LA DÉMARCHE.



Le Badaud.



Le Magistrat.



L'Indépendant.



Le Courtier.
MÉNAGERIE HUMAINE.



Le Poseur.



Le Savant.



Le Flaneur.



Un vieux cheval de retour.



Un âne bête.



Un serin déplumé.



Une oie.



Un rude lapin.



Une poule mouillée.



Une dinde.

LES LETTRES.



De recommandation.



De faire part.



D'expédition.



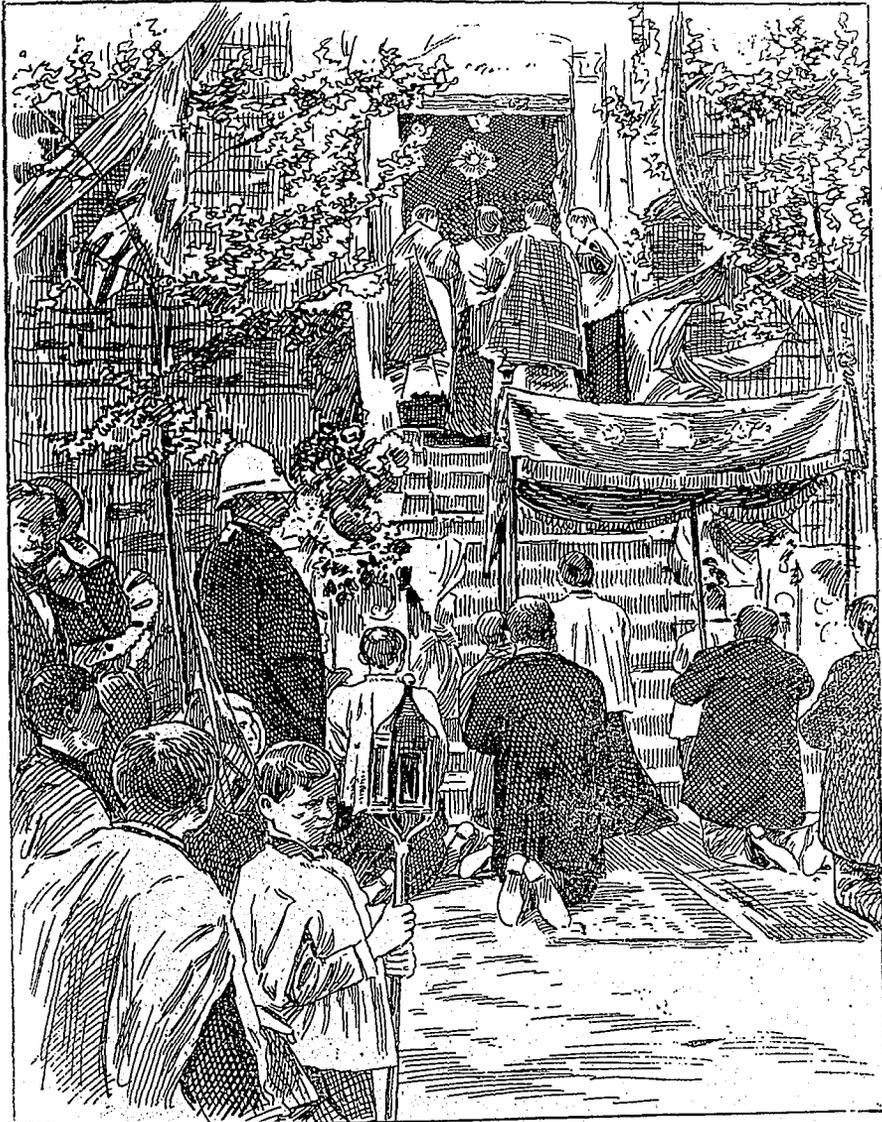
Du village.



D'affaires.



Critique Municipale. Si on ne se dépêche pas plus que ça, ces travaux n'en finiront jamais... Aïe!... Prenez donc garde! Pas si vite, imbécile!



Au Reposoir coin des rues Cherrier et Saint-Hubert.

LA FETE-DIEU A MONTRÉAL.—d'après des photographies de Laprès & Lavergne.



La Procession.

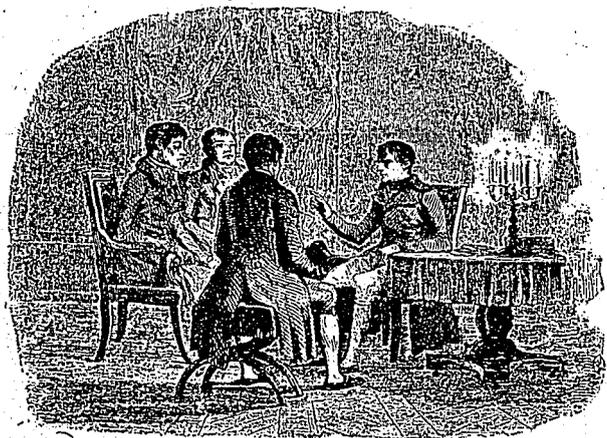


Le Dais.

HISTOIRE POPULAIRE
 . . . DE . . .
NAPOLÉON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat.*

—
 LE CONSULAT.
 —



Un Conseil de Ministres.

Le caisson est aussitôt vidé. Les pièces étalées et comptées, leur nombre se trouve exact ; mais, pour s'assurer qu'on ne laisse rien dans le caisson, Napoléon monte sur l'essieu de la roue et regarde ; le caisson est entièrement vide. Il redescend, et faisant de la main un signe amical à l'officier, il ajoute :

—Vous aviez raison, Monsieur ; mais on peut se tromper. Il serait à désirer que tous les officiers de l'armée connussent leur affaire aussi bien que vous connaissez la vôtre.

* Voir le Cyclorama Universel, depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)

Cette action de l'empereur provoqua des battements de mains et de bruyants vivats. " A la bonne heure ! disaient les pontonniers, dans ce langage qui leur était particulier ; à la bonne heure ! en voilà un qui veille aux grains. Le petit tondu n'est pas homme à se laisser faire la queue !... "

On voit qu'en passant ces inspections, Napoléon descendait jusqu'aux moindres détails, et qu'il voulait tout voir par ses yeux. Il examinait les soldats un à un pour ainsi dire ; il interrogeait la physiologie de chacun d'eux pour y lire le degré de satisfaction ou de mécontentement qu'il pouvait éprouver ; et questionnait tout le monde indistinctement.

Un soir qu'il parcourait seul les bivouacs établis aux environs de son quartier-général de Boceguillas, pendant la malencontreuse campagne d'Espagne de 1808, il entend quelques soldats, harassés par les marches et les privations, murmurer et se plaindre tout haut, Napoléon s'arrête :

—Qu'y a-t-il donc ? s'écrie-t-il ; on n'est pas content ici, ce me semble ! Et s'approchant d'un vieux soldat qui avait une mine plus refrognée que celle des autres : Et toi, comment te portes-tu ?

Pas de réponse.

Napoléon, l'interrogeant du regard, ajoute d'un ton sévère.

—Je te demande comment vous vivez-ici.

Le vieux grognard se croise les bras, baissa les yeux et reste muet. Alors un lieutenant qui a entendu la dernière question de l'Empereur s'avance, et lui dit d'un ton qu'il tâche de rendre attendrissant :

—Ah ! Sire, nous vivons ici de dévouement !

—Comment vous appelez-vous, Monsieur ? lui demanda vivement l'Empereur en lui lançant un regard foudroyant.

—De Varangnac, Sire.

—J'aurais parié qu'il y avait du *guac* dans votre nom.

Et tournant brusquement le dos à cet officier, Napoléon continua sa promenade sans laisser autrement deviner le déplaisir que venait de lui causer une flatterie si peu de saison.



Napoléon prenait la pétition, (page 324)

A Paris, il était rare qu'aux grandes revues hebdomadaires qu'il passait, il n'accordât pas quelques faveurs, ne fût pas de distributions de titres ou de croix, ou de nouvelles promotions dans les régiments qu'il avait sous les yeux. En ce cas, ces promotions comportaient toujours avec elle un sorte de prestige, un certain à propos qui frappait d'autant plus le moral du soldat, que Napoléon possédait au suprême degré le grand art de savoir dramatiser le fait le plus ordinaire, comme le plus simple récit.

A la dernière de ses revues, qui eut lieu à la fin de janvier 1814, tout en distribuant ses regards à cette masse de braves, qui, sans le savoir, contemplaient la plupart leur Empereur pour la dernière fois, Napoléon distingue un soldat qui, vieux déjà, ne porte cependant que les insignes de sergent. Ce sous-officier a de grands yeux qui brillent comme deux flambeaux sur son visage bronzé par vingt campagnes ; une paire de moustaches énormes cache la moitié de cette figure et la rend encore plus formidable et plus bizarre. L'Empereur lui fait signe de sortir des rangs et de venir à lui. A cet ordre le cœur du vieux brave, si ferme, si intrépide, ressent une émotion qui jusqu'à ce jour lui est restée inconnue : une vive rougeur couvre ses joues.

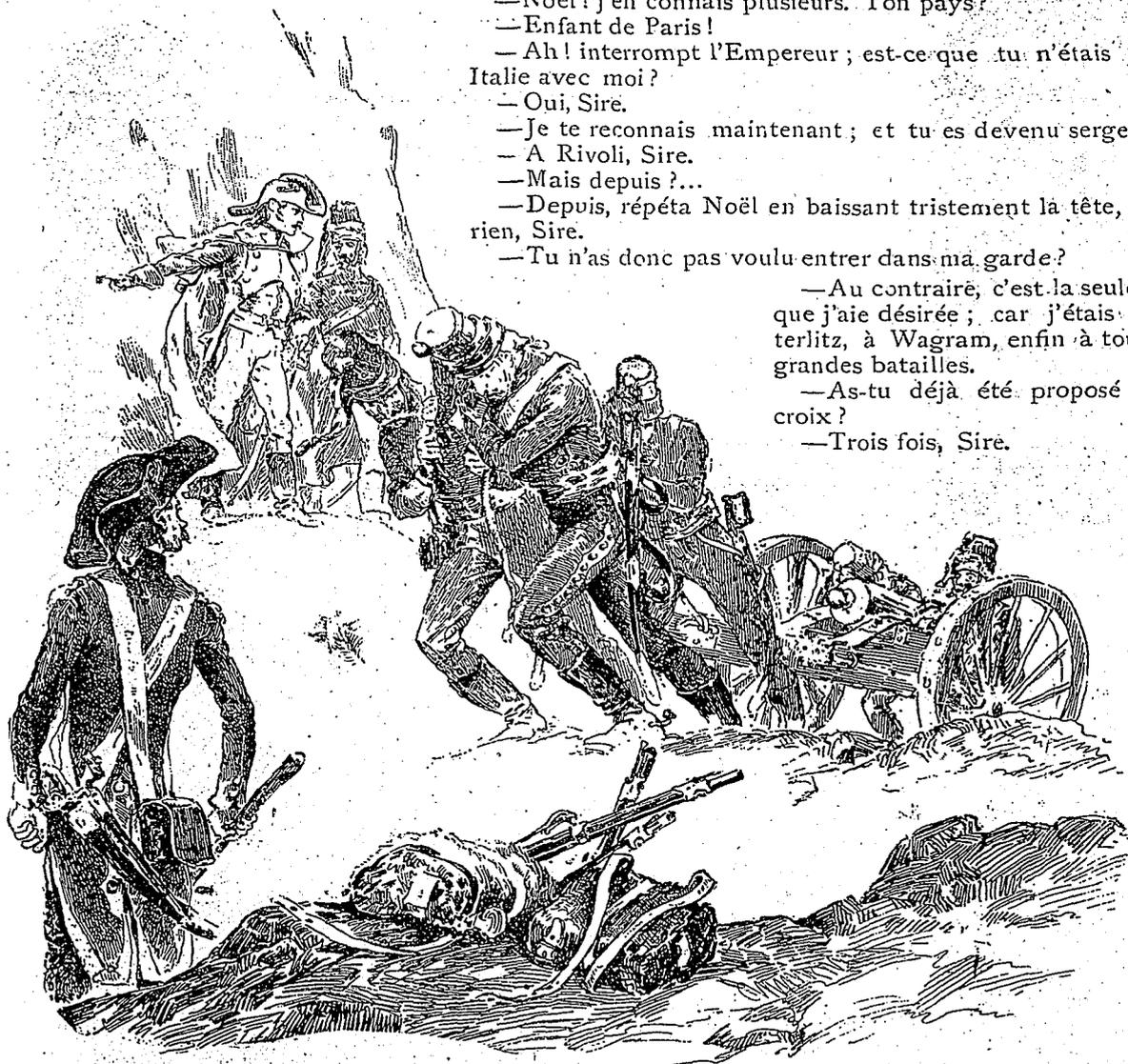
—Je t'ai déjà vu quelque part, lui dit Napoléon avec intérêt, mais il y a longtemps ; comment t'appelles-tu ?

— Noël, Sire.
 — Noël ! j'en connais plusieurs. Ton pays ?
 — Enfant de Paris !
 — Ah ! interromp l'Empereur ; est-ce que tu n'étais pas en Italie avec moi ?
 — Oui, Sire.
 — Je te reconnais maintenant ; et tu es devenu sergent ?
 — A Rivoli, Sire.
 — Mais depuis ?...
 — Depuis, répéta Noël en baissant tristement la tête, depuis rien, Sire.
 — Tu n'as donc pas voulu entrer dans ma garde ?

— Au contraire, c'est la seule chose que j'aie désirée ; car j'étais à Austerlitz, à Wagram, enfin à toutes les grandes batailles.

— As-tu déjà été proposé pour la croix ?

— Trois fois, Sire.



Dans les Alpes.



Le Sergent Noël à Rivoli.

— Je vais le savoir tout à l'heure ; retourne à ton rang.

Napoléon s'approche alors du colonel et s'entretient avec lui à voix basse pendant cinq minutes. Des regards lancés de temps en temps sur Noël font présumer qu'il fait le sujet de cette conversation. En effet, Noël est un de ces précieux soldats, vaillants et calmes, esclaves du devoir et de la discipline, constants et dévoués, comme les aime Napoléon. Il s'est distingué dans maintes affaires ; mais sa modestie, on pourrait même dire sa timidité, ne lui a pas permis de solliciter l'avancement auquel il a droit depuis longtemps ; on a pris l'habitude de l'oublier ; il n'est même pas décoré. Napoléon a deviné qu'on s'était rendu coupable envers lui d'une grande injustice : c'est donc à lui de la réparer, et de la réparer d'une manière éclatante. Il rappelle le sous-officier :

— Tiens, Noël, lui dit-il, il y a longtemps que tu l'as méritée car depuis longtemps aussi tu es un brave.

Et l'Empereur attache sur la poitrine du vieux soldat la croix qu'il vient de détacher de la sienne. A un signal du colonel, les tambours battent un ban, le plus grand silence règne sur toute la ligne,



Masséna repoussant les Autrichiens à Savone.

et le colonel, présentant au régiment le nouveau chevalier de la Légion-d'Honneur, s'écrie d'une voix forte :

—Au nom de l'Empereur!... Reconnaissez le sergent Noël comme sous-lieutenant dans votre régiment!

Aussitôt le front de bataille présente les armes, et la musique fait entendre une fanfare. Noël, dont le cœur est vivement ému, croit rêver; il regarde l'Empereur, il voudrait se jeter à genoux; mais la physionomie impassible de Napoléon, qui semble bien plutôt rendre justice qu'accorder une grâce, le retient. Sans faire semblant de remarquer les sentiments divers qui agitent le vieux soldat, il fait un nouveau signe d'intelligence au colonel, qui, agitant son épée au-dessus de sa tête pour faire battre les tambours, reprend de sa voix puissante :

—Au nom de l'Empereur!... Reconnaissez le sous-lieutenant Noël comme lieutenant dans votre régiment!

son brillant état-major, continua gravement sa revue, après avoir jeté un regard froid sur le pauvre Noël, qui, la figure pâle d'émotion et les lèvres convulsivement agitées, était tombé dans les bras de son colonel, sans pouvoir articuler un mot.



Ce nouveau coup de tonnerre manque de renverser le Parisien. Ses genoux le soutiennent à peine; ses yeux, qui depuis vingt ans n'ont jamais su pleurer, se mouillent et s'obscurcissent; il chancelle; ses lèvres balbutient, mais n'expriment aucune parole distincte. Enfin, après un troisième roulement de tambour, il entend son colonel s'écrier encore :

—Soldats! au nom de l'Empereur!... Reconnaissez le lieutenant Noël comme capitaine dans votre régiment!

Napoléon imprima alors à son cheval un léger mouvement, et suivi de

MARENGO.

La France, vers la fin de 1799, se trouvait, tant à l'intérieur qu'au dehors, dans un état d'affaissement qui la menaçait d'une ruine totale. L'expédition d'Égypte lui avait enlevé, en partie, l'élite de ses soldats et de ses généraux. Des désastres multipliés lui avaient fait perdre toute l'Italie, à l'exception de Gènes. La guerre civile s'était rallumée dans l'Ouest; les armées d'Allemagne avaient été refoulées sur le Rhin; la France allait être de nouveau envahie; tout tombait en dissolution lorsque Napoléon avait débarqué sur les côtes de Provence. A son apparition inattendue, la France, plongée dans la stupeur et l'inquiétude de

son avenir, s'était tourné immédiatement vers lui comme vers un sauveur. L'empressement, l'enthousiasme que sa présence avait fait éclater dans le Midi, lui avaient fait concevoir, peut-être, l'idée de se placer à la tête des affaires, si déjà il ne l'avait apportée d'Égypte. En effet, un de ses généraux d'Italie, Kellermann, le fils de celui qui, quatre ans plus tard, fut maréchal de l'Empire, se trouvant à Aix au moment du passage de Napoléon, demande à Berthier d'être appelé à servir dans l'armée dont on allait sans doute confier le commandement au général Bonaparte.

—Bah! lui répondit ce chef-d'état-major en souriant, il est bien question d'un commandement d'armée: venez nous rejoindre à Paris.

Le 18 brumaire révéla la pensée qui avait dicté la réponse de Berthier.



Napoléon à Marengo

Après avoir réorganisé l'administration, ranimé la confiance du pays, pacifié la Vendée, récompensé l'armée, Napoléon, premier Consul, sentit qu'il lui fallait frapper quelque grand coup propre à étonner l'Europe et à accroître sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se tourner vers



l'Italie ; et, comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée de pénétrer, à la tête d'une armée ; par le point où il devait être le moins attendu, bien que le principe établi par la Constitution de l'an VIII interdit aux consuls le commandement des armées ; mais que peuvent les principes contre de certains caractères et contre les nécessités ? Pour sauver la forme, tout en violant le fond, Berthier, auquel on avait confié le ministère de la guerre, fut nommé général en chef de cette armée dite de *réserve*, quoiqu'il fût évident que Napoléon seul dût la commander.

Un soir du mois d'avril 1800, au milieu d'un travail sur l'instruction publique et les écoles militaires, Napoléon se retourne tout à coup vers son secrétaire intime, et, d'un ton de gaieté, lui demande :

— Où croyez-vous que je battrai Mélas ?

— Ma foi, général, je n'en sais rien, répond Bourrienne.

— Eh bien ! déroulez sur ce bureau ma grande carte d'Italie, je vais vous le faire voir.

Le secrétaire obéit ; Napoléon se munit d'épingles à tête de cire rouge et noire, se penche sur l'immense carte, pique ses épingles, puis se relevant :

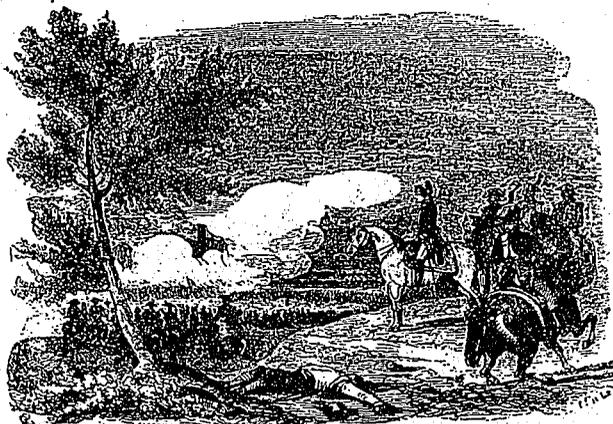
— Tenez-dit-il à Bourrienne, qui l'a regardé faire en silence, ce sera là.

— C'est possible, général, je le souhaite même ; mais je ne comprends rien à ces épingles jalonnés sur cette carte.

— Mon cher Bourrienne, vous êtes un grand nigaud. Et prenant doucement l'oreille de son secrétaire, il ajouta :— Regardez bien et suivez mon doigt. Mélas est ici (il indiquait Alexandrie) ; moi je passe les Alpes par là (le Grand Saint-Bernard), je tombe sur les Autrichiens, qui se seront rapprochés jusqu'à cette petite rivière, et je les bats complètement à cette place.

C'était le plan de la bataille de Marengo que Napoléon venait de tracer, et il avait dit vrai.

Tous les préparatifs achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai, le premier Consul quitte Paris pour se rendre à Dijon, quartier-général de l'armée. De son côté, le général autrichien Mélas, ayant au mois de mars précédent laissé dans la Lombardie



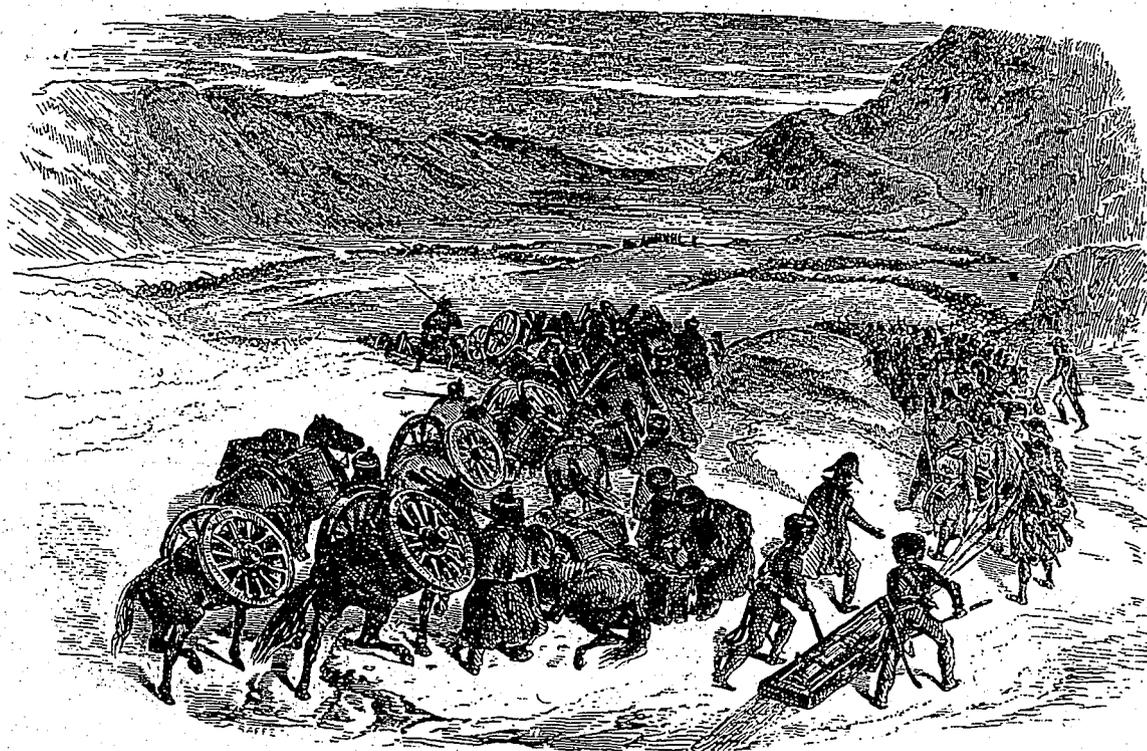
une partie de ses forces et de ses bagages, s'était approché de Gênes avec quatre-vingt mille hommes. Ce n'était pas Gênes seulement qui était menacée, c'était le midi de la France. Nul doute n'existait à Londres et à Vienne que la Provence ne fût bientôt envahie : l'Angleterre avait même promis que,



Napoléon descendant les Alpes.

cette fois, elle enverrait un corps de vingt mille hommes pour seconder les Autrichiens dans cette entreprise.

Le 6 avril, Mélas, avec quatre divisions, s'était porté sur Savone, et, dès ce premier jour, il avait séparé de Gênes le général Suchet, qui commandait la gauche de l'armée française. Le général Ott, qui avait attaqué la droite des Français, était, le même jour, arrivé jusqu'à une portée de canon de la ville. Sa témérité fut punie : Masséna marcha contre lui, le pris à revers, le déposa de tous les points qu'il avait occupés, et ramena dans Gênes des canons, des drapeaux, un général autrichien et quinze cents prisonniers. Mélas entré dans Nice, l'orgueil des autrichiens s'exalta au



L'artillerie passant le Mont Saint-Bernard.

plus haut point en foulant le sol de la République ; eux, qui peu d'années auparavant combattaient loin de nos frontières et si près de leur capitale, comptaient bien passer le Var, et, comme en 1792, dévaster les campagnes de la Provence, lorsque le 21 mai, la nouvelle du passage du Saint-Bernard par un de nos corps d'armée vint déranger leurs calculs, sans cependant dissiper leurs illusions.

Mais comment put-il se faire que le général en chef de l'armée autrichienne n'eût pas su plus tôt qu'il aurait à combattre une armée française en Italie, et qu'il n'en eût été informé qu'au moment où déjà cette armée, descendue du haut des Alpes, avait occupé une partie du Piémont ? L'ignorance

de Mélas et de sa cour était excusable ; en France même, l'opinion à cet égard fut en défaut. Il est constant que les chefs de l'administration militaire, tels que Piéret, Dejean, se demandaient ce qu'ils allaient faire dans cette ville où il n'existait pas d'armée. Il est peu de ruses de guerre qui aient produit un si immense résultat, et cependant le secret de Napoléon avait été de n'en point avoir. Il avait annoncé la formation d'une année de réserve, et il disait vrai. Il avait annoncé que cette armée se formerait à Dijon, et cette désignation était vraie encore ; de là l'erreur. Lorsque Napoléon arriva dans cette ville pour passer l'armée en revue, cette revue n'offrait que sept à huit mille hommes. L'Eu-

rope se crut donc autorisée à regarder la fastueuse annonce de cette armée de réserve comme un épouvantail, ou plutôt comme un fantôme qui avait pour objet d'inquiéter les Autrichiens ; enfin, il fallut que, comme le dieu enveloppé dans la nue, elle se manifestât par les éclats de la foudre. Les corps dont l'armée française se composait, organisés sur des points épars, réunis par divisions à des embranchements de route convenus, se trouvaient, vers le 8 mai, au nombre d'à peu près quarante mille combattants, avec quarante bouches à feu, rassemblés auprès de Genève, où une sage prévoyance avait fait arriver à temps des approvisionnements et des vivres. Les généraux étaient Lannes, Victor, Loison, Watrin, Chamberlac, Boudet et Monnier, pour l'infanterie ; Murat, Kellermann, Rivaud et Champeaux, pour la cavalerie. En arrivant, de son côté, à Genève, Napoléon ignorait encore lui-même s'il prendrait la route du Grand ou du Petit Saint-Bernard. La première convenant mieux à son plan, l'inspecteur-général du génie, Marescot, fut chargé d'en faire la reconnaissance.

A deux pas de Genève, à Coppet, résidait un homme qui, au commencement de la Révolution, avait eu une grande célébrité. Lieutenant d'artillerie alors, Napoléon, comme toute la France, avait été enthousiaste de M. Necker ; premier Consul, il alla le voir, et passa deux heures avec lui. Quel fut le but de cette visite ? probablement de rendre hommage aux principes purs de 1789, peut-être aussi le mouvement seul de sympathie qui toujours le mettait en contact avec les illustrations de toutes les contrées qu'il parcourait.

Marescot ayant exploré le Grand Saint-Bernard et déclaré que le passage n'était pas impossible, Napoléon mit sur-le-champ l'armée en mouvement.

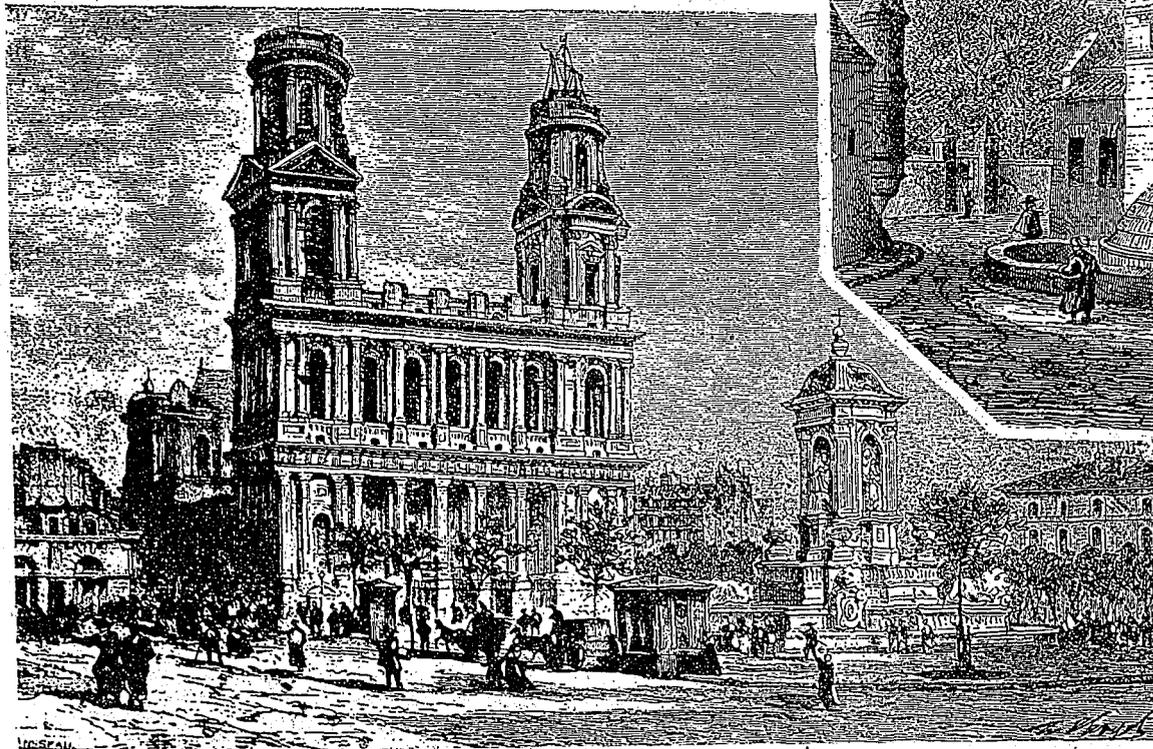
De 13 mai, le premier Consul fait défiler devant lui, à Lausanne, l'avant-garde commandée par le Général Lannes, montant à sept ou huit mille hommes ; c'étaient de vieux régiments qui avaient conservé le sentiment de leur supériorité dans la précédente guerre d'Italie.

à continuer.

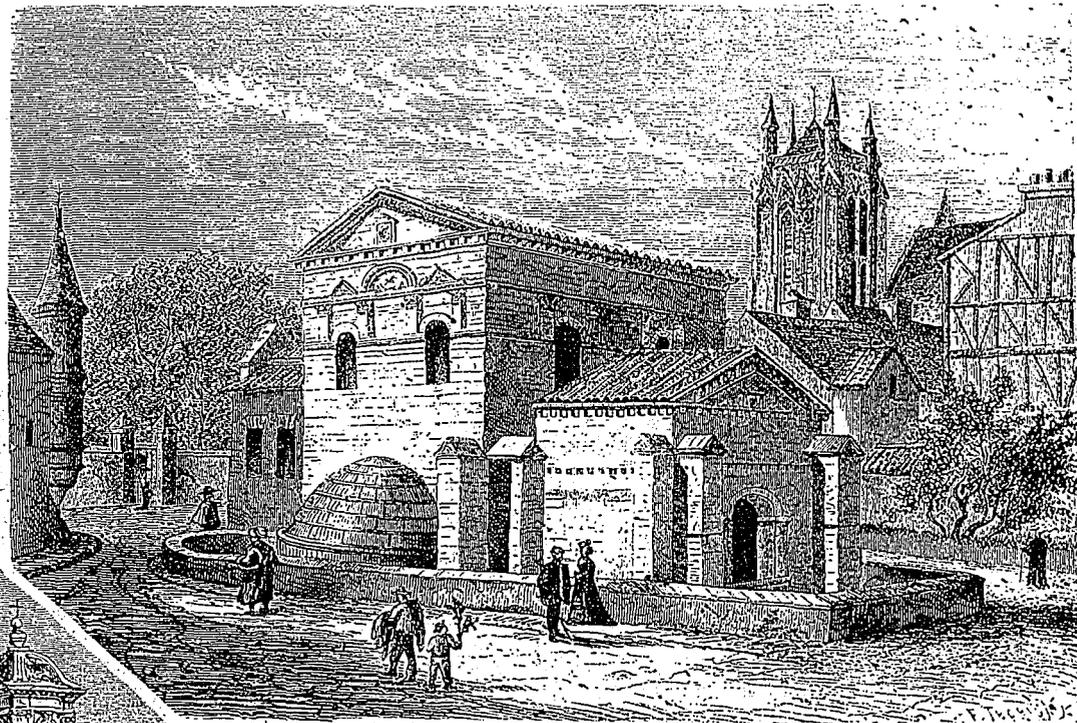
SAINT-SULPICE DE PARIS.

La paroisse de Saint-Sulpice est l'une des plus importantes de Paris. L'église actuelle ne date que du milieu du siècle dernier ; elle occupe l'emplacement d'une petite chapelle dédiée au même saint et qui dépendait de la célèbre abbaye de Saint-Germain des Près. On ne connaît pas la date exacte de la fondation de cette chapelle, mais il est certain qu'en 1210, elle existait déjà comme paroisse. La première pierre de l'église actuelle fut posée le 20 février 1646, par la reine régente Anne d'Autriche, mais ce ne fut qu'en 1745 que la dédicace de l'église Saint Sulpice fut célébrée. Le plan général de cette église se rapproche de la disposition des églises du moyen-âge ; l'ordonnance majestueuse et grandiose de la façade occidentale élevée par Servandoni, fait de cet édifice un des monuments les plus remarquables de Paris. Les deux tours ayant été élevées par deux architectes différents sont dissemblables et de hauteur inégale. La longueur totale de l'édifice, hors d'œuvre, est de 432 pieds (français) ; la hauteur dans œuvre de 92 pieds ; le chœur a 89 pieds de largeur ; il est entouré de sept arcades. Les bas côtés sont larges de 24 pieds et haut de 40. La croisée a 176 pieds de longueur. Comme on le voit les dimen-

sions de cette église sont des plus imposantes. Le rond-point du chœur est percé d'une arcade qui laisse voir la chapelle de la Vierge ; cette chapelle est resplendissante de marbre, d'or et de peinture et est ornée de magnifique sculptures. Deux belles coquilles, servant de bénitiers ont été offertes à François Ier par la république de Venise. La chaire à prêcher a été donnée en 1788 par le maréchal de Richelieu.



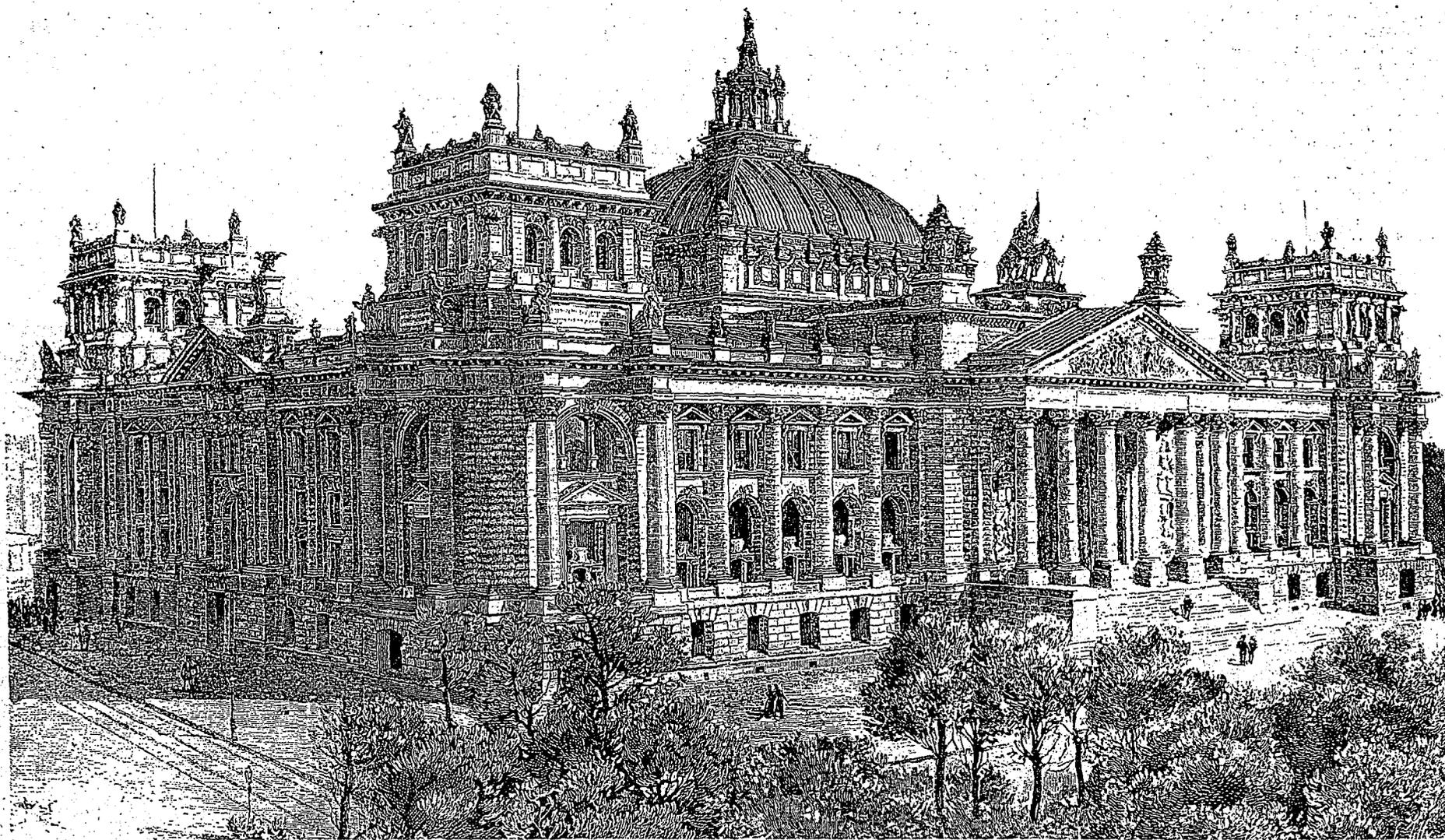
PARIS.—L'église la place et la fontaine Saint-Sulpice.



FRANCE. POITIERS.—L'église Saint-Jean.

L'ÉGLISE SAINT-JEAN DE POITIERS, FRANCE.

Cette église est une des plus vieilles antiquités de la France, on fixe sa construction au III^e siècle. Cet édifice a subi plusieurs transformations ; il servait d'église à une paroisse qui cessa d'exister pendant la Révolution ; il devint plus tard une fonderie, puis un fourneau économique ; de 1836 à 1850 on y établit un musée d'antiquités. Il fut restauré et rendu au culte en 1852.



LES PARLEMENTS ÉTRANGERS—Le palais du Reichstag (*Parlement Allemand*) à Berlin.



—Des œuvres posthumes, c'est y rigolo à lire?..
—Des fois, c'est ce qu'un auteur écrit après sa mort!..



—Je suis en train de terminer votre portrait, monsieur le baron..
—Plus la peine, recommencez-le plutôt, car je viens d'être créé comte.



—Je dois prévenir monsieur le Docteur qu'il y a des gens dans le quartier qui le traitent de véterinaire..
—Ce ne peut être que ceux que j'ai soignés !



—Il y a vraiment des moments où je ne comprends pas qu'on ait pu nier que la terre tourne.



—Tient à se garantir contre les surprises des bicyclettes.



—Je vais mieux, beaucoup mieux..
—A quoi voyez-vous ça, mon oncle?
—A la tête que font mes héritiers.



—C'est une affaire dans laquelle je n'ai pas mis cinquante sous, mais elle est excellente ;.. deux amis y mettent cent mille piastres.



—C'est vrai, dis, ce que raconte maman, que quand il fait du vent, ton nez remue?..



Villégiature.
—Attendez un peu, Madame et Mossieu.. j'vas faire élargir la route.



—Et qu'avez-vous comme situation, puis que vous aspirez à la main de ma fille?
—L'espoir de devenir, avec des protections, aspirant candidat surnuméraire à l'administration des postes.



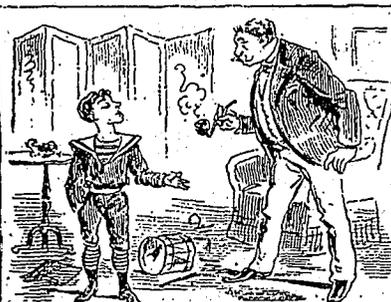
—Je sais bien que ton fiancé est stupide !.. qu'il est laid !.. qu'il est nul !.. mais enfin, ce ne sont pas là des raisons pour le refuser !.. j'ai bien épousé ton père, moi !..



—Cinq francs d'avoine pour ma bicyclette, mais elle ne mange pas?..
—Non, mais elle tient la place d'un cheval qui en mangerait?..



—Ils ont la prétention de caricaturer les hommes et il font des singes ! Voyons, Eulalie, as-tu jamais vu une hure comme celle-là?..



—Ah ! çà, décidément, tu as donc tous les défauts ?
—Pardou. p.p.a.. je ne fume pas, moi !



—Madame veut absolument que je danse avec vous, mademoiselle.. mais si vous n'y tenez pas énormément ?

STRATAGIE FÉMININE.



Monsieur.—J'en ai assez de pousser cette machine, je n'y mettrai plus la main, quand même le gazon monterait plus haut que moi!

AIMABLE DOCTEUR.

Un de nos plus célèbres chirurgiens venait d'opérer un de ses clients auquel il avait coupé la jambe.

Un proche parent de la victime le prend à part :

—Pensez-vous, docteur, lui demanda-t-il, que le malade en réchappe ?

—Lui ? il n'y a pas l'ombre d'espoir !

—Alors, à quoi bon le faire souffrir ?

—Eh ! que diable, monsieur, est-ce que l'on peut tout de suite dire à un malade qu'il est perdu ?... Il faut bien l'amuser un peu.

Un malade imaginaire va l'autre jour chez son médecin.

Il prend la parole au lieu de la laisser à l'homme de l'art, et s'étend longuement sur les petites inquiétudes que lui causent sa santé.

Pendant ce temps, le docteur, qui ne peut pas placer un mot, se met à penser à tout autre chose.

De sorte qu'à la fin, quand son client lui dit :

E, somme, qu'est-ce que c'est ?

Il répond distrait.

—C'est cinq piastres.

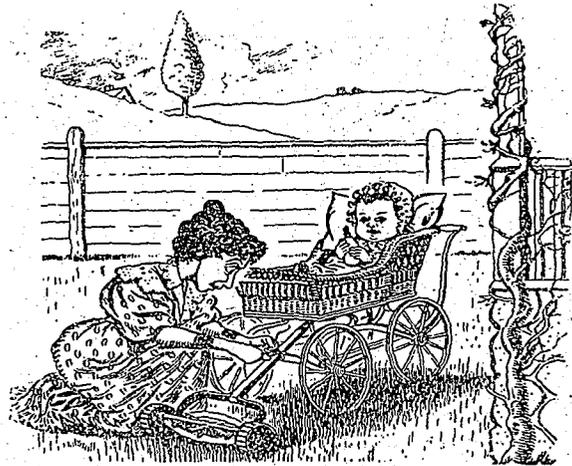
Un notaire et un médecin d'une petite ville causent ensemble le soir au cercle de l'endroit.

Le notaire.—Nous avons perdu notre pauvre client Rouffignac.

Le médecin.—Oui.

Le notaire.—J'ai su que c'était vous qui le soigniez, parce qu'avant de vous appeler, il m'avait fait chercher pour faire son testament.

Tête du médecin.



Madame.—Il faut, pourtant que le gazon soit coupé et que Pierre le coupe; nous n'avons pas les moyens de prendre un jardinier. J'ai mon idée.

M. Albert, fils d'un banquier cannu, a dix ans; il est intelligent et assez travailleur, mais, au grand désespoir de son père, on n'a pas encore pu lui inculper le moindre élément de calcul.

M. Albert était hier en sortie dans sa famille :

—Voyons, dit le père, si depuis la rentrée tu as

fait quelques progrès dans les mathématiques. Je vais te poser un problème, oh ! bien simple. Tiens, par exemple : nous nous promenons tous les deux, nous apercevons par terre un porte-monnaie, tu le ramasses, tu l'ouvres, il y a deux cents piastres dedans : combien nous revient-il à chacun ?

L'enfant prend son ardoise, griffonne plusieurs lignes de chiffres, puis s'écrie :

—Ah ! c'est trop difficile !... d'ailleurs, l'argent trouvé ne se partage pas : c'est moi qui l'ai ramassé, je garde tout.

Voici la saison des concerts de famille, autrement dit des séances de piano forcé.

L'autre soir un de nos amis subissait un effroyable morceau à quatre mains. Les deux exécutants s'escrimaient avec fureur. On n'eût pas entendu partir une mitrailleuse. Tout le monde était rayonnant ; seul notre ami restait rêveur.

—Qu'avez-vous donc à être si triste ? lui demanda quelqu'un.

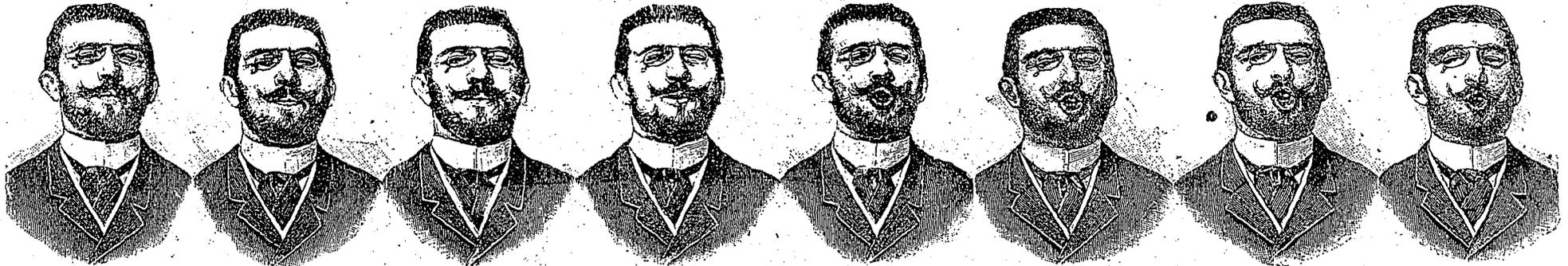
—Je pense aux voisins.



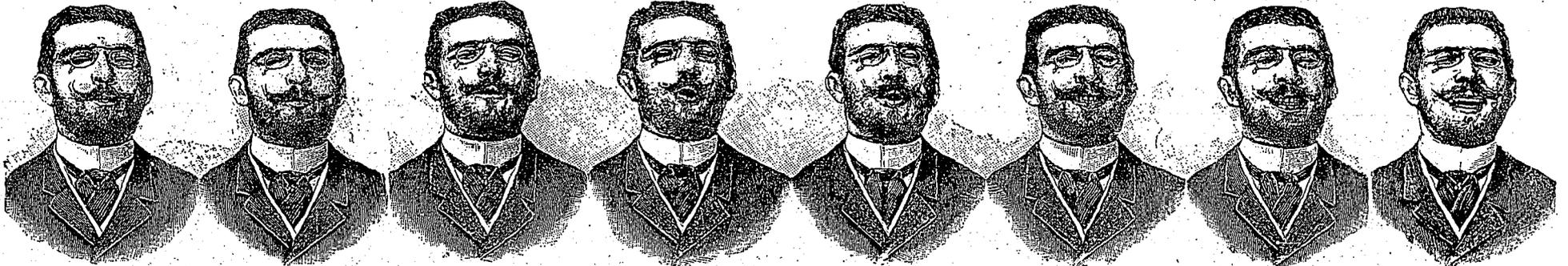
Monsieur.—En voilà une bonne idée ; c'est un vrai plaisir, je me crois à l'île Sainte-Hélène.



Vue de la ville d'Otsu—Japon—où l'empereur Nicolas II, alors Czarewitch fut blessé par un fanatique Japonais le 11 mai, 1891.



JE



V

OUS

AI

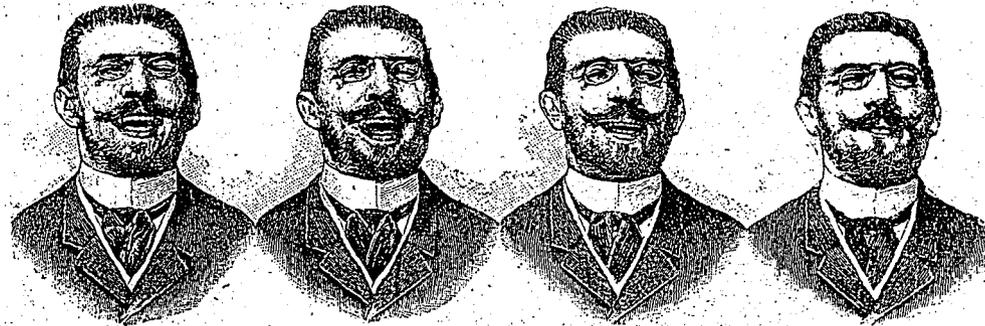
Un pharmacien voit entrer chez lui un monsieur à la trogne enluminée.

—Qu'est-ce qu'il y a mon brave homme ?

—Il y a que mon bras ne va pas. Il faut que vous me donniez quelque chose pour mon rhumatisme.

—Vous ne pouvez pas travailler ?

—Si, les doigts ça va encore..., mais je peux pas lever le coude !



ME

—Jean, courez vite à la gare et regardez à quelle heure part le dernier train pour Paris.

—Bien, monsieur !

Deux heures après.

—Sapristi ! Jean vous y avez mis le temps !

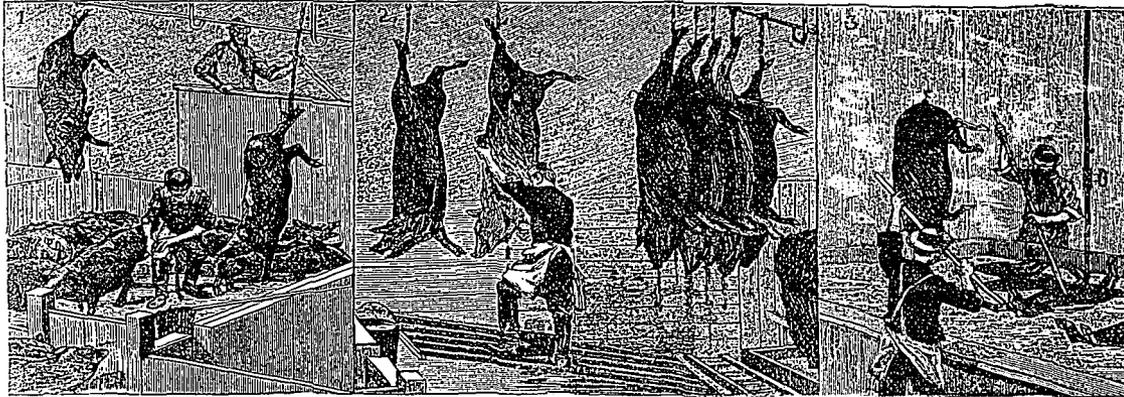
—Ah ! monsieur ; j'ai été obligé d'attendre longtemps à la gare ; ne voulant m'en rapporter à personne, j'ai voulu voir moi-même partir le dernier train.

Tableau !...

LA PHOTOGRAPHIE DE LA PAROLE

Mouvement de la bouche pour prononcer la phrase : " Je vous aime."

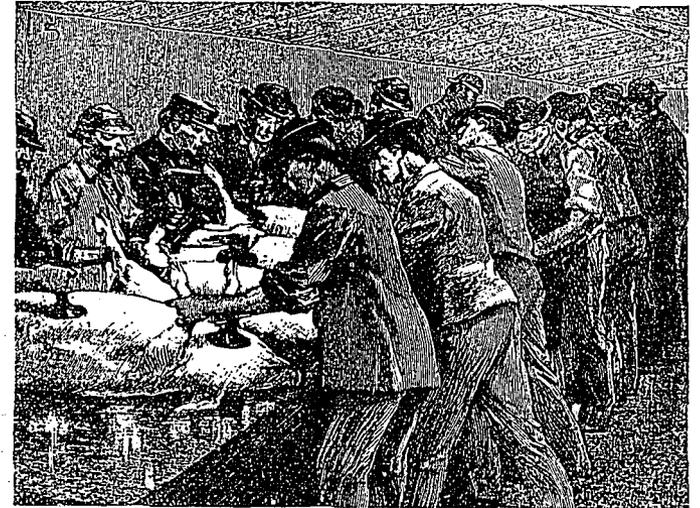
UN ÉTABLISSEMENT D'ABATTAGE DE PORCS A CHICAGO.



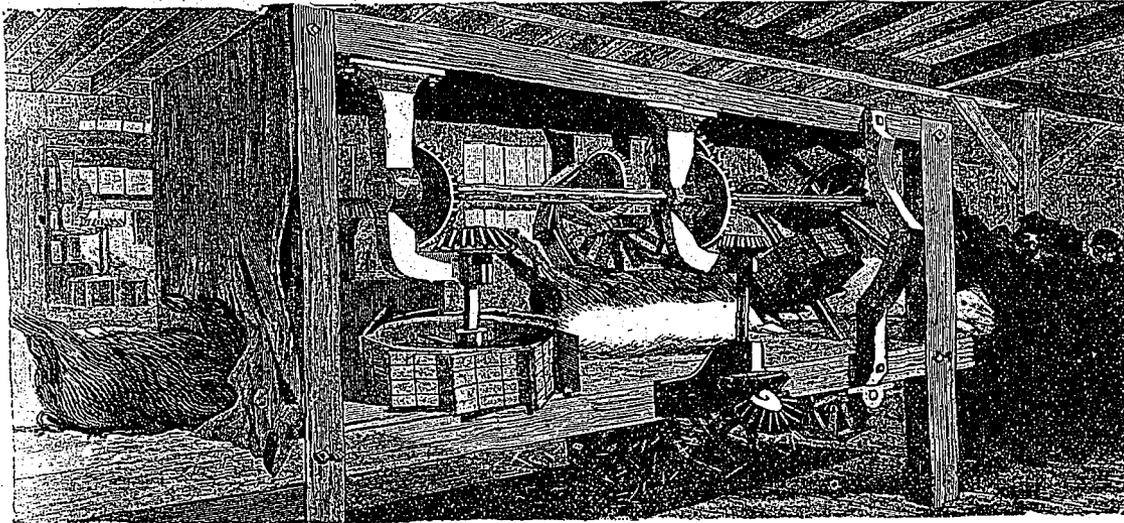
L'accrochage.

La saignée.

L'échaudage.



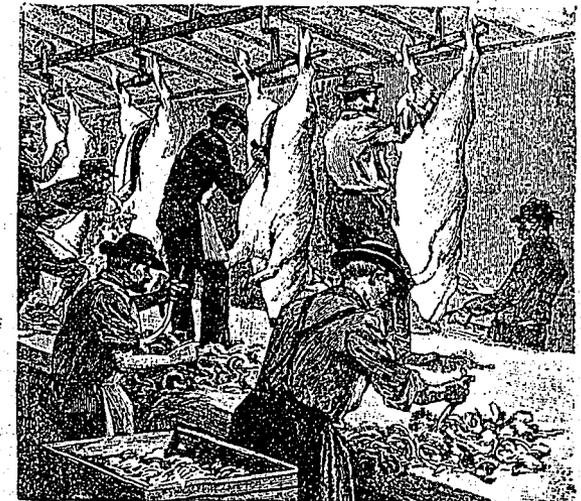
Le nettoyage.



Le raclage à la machine.



arrivé dans la salle voisine ou le boucher lui perse le cœur. Le corps est détaché, jeté dans l'eau bouillante et lavé soigneusement. Il est ensuite passé dans un appareil armé de racloirs qui le débarrasse de ses soies. Il passe à des nettoyeurs qui nettoient les places que n'a pu atteindre la machine, puis on le reprend et on l'envoie à la chambre de l'évidage. L'opération dure environ 15 minutes.



L'évidage.

A leur arrivée à l'usine les porcs sont dirigés sur une passerelle, un ouvrier saisit le premier qui se présente et lui passe à la patte de derrière une courte chaîne terminée par un anneau. Le porc est alors brusquement enlevé de terre au moyen d'une corde fixée à la chaîne par un crochet et élevé jusqu'à la hauteur d'une tringle munie d'un système de poulies également avec crochets. L'animal glisse sur la tringle inclinée

LE GRAND ART.



Cliente.—Vous avez étonné ce monsieur ; je ne puis comprendre comment vous pouvez prédire l'avenir.

La tireuse de cartes.—J'ai eu des remords en commençant, mais maintenant j'y suis habituée.

On sait quels succès, quels triomphes, l'illustre violoniste Sivori qui est mort l'an dernier à Gènes, remporta dans ses tournées à travers l'Europe.

On pourrait raconter maintes anecdotes à ce sujet.

Un jour, à Vienne, il fut surpris par un orage. Vite d'interpeller un cocher.

—Combien me prendras-tu pour me ramener chez moi ?

—Sept florins, le prix d'entrée pour les concerts de Sivori.

—Comment ! sept florins pour une course si peu longue ?

—Oui, je suis musicien et j'ai doublé le prix de mes courses pour entendre Sivori.

—Eh bien, soit !

A la porte de son hôtel le célèbre virtuose dit au cocher :

—Tiens voilà la somme convenue et un billet pour aller entendre ce soir Sivori.

—Le cocher n'eut garde de manquer au concert.

Le lendemain, au lever de Sivori, on lui annonça qu'un homme demandait à lui parler.

C'était l'automédon de la veille.

—Excellence, dit-il je viens vous demander un grand service. Je suis père de famille. Si vous le voulez, vous pouvez faire ma fortune.

—Comment cela ?

—Eh bien, laissez-moi écrire au dos de ma voiture : "Cabriolet de Sivori."

—Fais ce que tu voudras.

En quelques mois, la fortune du cocher fut faite et il vendit plus tard son cabriolet un prix fabuleux à un Anglais.

A LA CAMPAGNE.



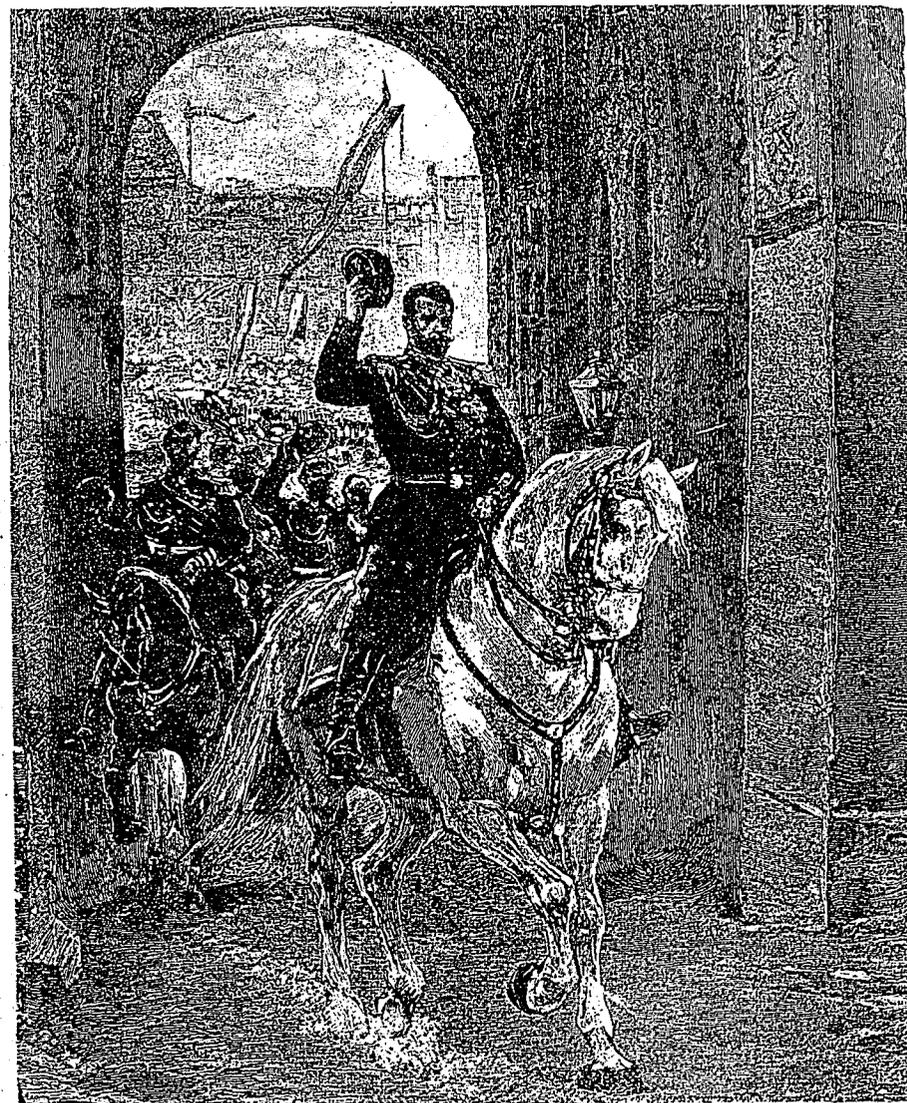
—Je crois qu'il fait assez froid pour avoir des couvertures la nuit.

—C'est l'opinion des voyageurs, mais pas celle du propriétaire de l'hôtel.

LE COURONNEMENT DU CZAR—Entrée Solennelle à Moscou.



Halte des Souverains à la Chapelle Notre-Dame d'Ibérie.



Le Czar sous la Porte Sainte; au Kremlin.

DEVINETTES.



— Ohé ! Ohé ! pourquoi appelez-vous votre guide ; vous ne le voyez donc pas, devant vous ?

UN JOYEUX FARCEUR.

M. S..., tailleur, est d'humeur joyeuse. Il aime à rire et ne perd jamais une occasion de s'esboudir au détriment du prochain.

Deux jeunes garçons bouchers lui apportaient dernièrement, au nom de leur patron, Mr. X... une facture à solder.

— Allez-vous-en, petits polissons, s'écria M. S... où je vais vous faire votre affaire !

Et, comme les jeunes gens faisaient mine d'attendre le paiement de la facture, deux coups formidables retentirent, pétrifiant d'effroi les commis de M. X...

Ils trouvèrent cependant assez de force pour détalier à toutes jambes, malgré la poursuite des chiens de M. S..., et courir au poste de police où ils racontèrent, encore sous le coup de leur terrible

émotion, que le tailleur S... venait de tirer sur eux deux coups de feu avec une arme qu'ils n'avaient pu distinguer.

Enquête faite, il s'est trouvé que M. S... avait tout simplement, pour jouer un bon tour aux jeunes garçons bouchers, frappé sur un gong japonais.

On en rit encore dans le quartier !

Tout ne s'achète pas dans la vie, mais tout se paie.

— C'est la cinquième fois qu'on vous arrête ?

— Peux pas vivre loin de vous, Votre Honneur.



— Il y a un homme qui fauche, cherchez-le.

LES CHIENS MATRIMONIAUX.

Un commerce qui va chômer cette année en Chine, c'est celui des peaux de chiens,

On va voir comment.

Par suite de la guerre avec le Japon, les mariages seront fatalement moins nombreux.

Or, sait-on que principalement en Mongolie et

dans la Mandchourie, la dot d'une fiancée consiste souvent en une collection de gros chiens ?

Le futur emmène, avec toutes sortes de précautions, sa fiancée et ses chiens qu'il tue, aussitôt rentré chez lui, pour en vendre la peau... aux Etats-Unis.

Ces chiens se distinguent par l'abondance et la longueur de leur poil ; aussi en fait-on des descentes de lit, des tapis et des couvertures très recherchés.

L'avaricieuse race chinoise, sans scrupules, a fait du toutou une bête de rapport et elle exporte chaque année aux Etats-Unis près de deux millions de peaux de chiens.

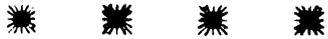
Guibolard cause avec Gigonet de l'alliance franco-russe :

— Certainement, nous devons les considérer comme des frères. car six Russes, c'est six Slaves ; si s'lavent, c'est qui s'nettoient ; si ce n'est toi, c'est donc ton frère.



— Où donc est passé notre aide cuisinier ?

LE SON DU



PIANO KARN



Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 3015 MONTREAL

Fumez.....

LES

Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

U. ARCHAMBAULT

1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138 1/2 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,
Casimirs, Tweeds de première qualité et de
Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs - de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

E. PROVOST

MANUFACTURIER DE

POELES DE CUISINE EN ACIER SOLIDE

LES MIEUX FAITS D'APRÈS UN NOUVEAU MODÈLE.

No. 1018 Rue Amherst,

COIN DE LA RUE RACHEL

MONTREAL

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

THEO. A. GROTHE

Horloger et Bijoutier

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL